

Une chronique parue dans le Journal du Dimanche du 21  
Septembre 2009.

### **Le temps qu'il fait**

Nous étions tous à table. Seul manquait Jonas.

-Il est devant la météo a dit doucement sa femme. Jonas a  
développé une addiction à la météo.

Cela m'a paru bizarre. Puis j'ai mené mon enquête et découvert  
avec stupeur ce mal inédit, la météomanie. La contamination a été  
progressive. Chaines météo, hotlines sur les portables, i-phones,  
tout parle du temps qu'il fait. On attend de longues minutes pour  
avoir des nouvelles du ciel à la fin des journaux télévisés et le  
temps de publicité en dit long sur la valeur en audimat de ces  
séquences. Les présentateurs des masses d'air cycloniques et  
anticycloniques sont des stars, cela n'a échappé à personne.

J'ai demandé à des spécialistes les causes de cette passion  
dans une société où les marins ou les agriculteurs ne sont plus  
majoritaires. La vie au bureau et dans le métro n'est pas liée à la  
météo. Mais justement.

On m'a parlé tempêtes traumatisantes, on m'a parlé du  
réchauffement, on m'a parlé de l'été de la canicule, et des  
nouveaux moyens de prévision.

Il me semble à moi que la météo est une catégorie du storytelling. Un suspense à l'état pur, poétique aussi, qui mêle le connu, - nuages et pluie, ciel bleu, stratus-, et l'inconnu, d'une manière stable, anhistorique, et, au fond, rassurante. Consensuelle.

On regarde le temps, et on oublie le reste. L'été nous quitte, l'automne arrive. Tout est relativement en ordre, dans le désordre injuste où nous vivons.

### **Stress à tous les étages**

C'est que Septembre n'est pas un mois rassurant.

Chaque jour, cette semaine, on revit la crise de 2008. Un an déjà. Le naufrage mondialisé. Agonie, chute, panique, destruction, milliards qui partent en fumée (mais où, mais où ?) : le lexique de la finance explosée parasite les esprits les plus contestataires. Des images de 1929 viennent se superposer à ces récits, des silhouettes tombent des immeubles, des foules s'agglutinent aux guichets, tout se mélange dans une angoisse diffuse qui mélange la chute des twin towers, la chute des cours de banque, la chute de Lehman Brothers. Ebahis et confus, nous n'osons quitter des yeux nos écrans.

(La catastrophe, à notre époque bavarde, se reconnaît au silence qui soudain s'établit. Les témoins disent toujours la même chose : soudain ce fut le silence absolu. La chute et le silence.)

Mais là encore, il s'agit de storytelling, d'histoire qu'on se raconte, qu'on nous raconte. C'est peut-être la cause de ce stress qu'évoque mon ami D. , un analyste dont les patients n'ont jamais autant somatisé qu'en cette rentrée où il ne se passe rien de particulier, hors la menace, vague, insidieuse, de malheurs à venir, et un manque cruel d'élan pour faire face ensemble aux défis que nous jette notre monde.

J'ai cru un moment- suis-je sotté- que la Crise serait le début d'un sursaut, d'une vraie prise de conscience, d'un bouleversement moral, politique, économique. Comme tout le monde j'ai compris que c'était une blague. On continue à danser sur le volcan.

On est fichus, disent des employés de France-télécom interrogés sur les suicides de leurs camarades. C'est le mépris qui nous révolte le plus disent les gens de Molex, les new Fabris, et les producteurs laitiers.

Je me souviens d'une phrase d'Hannah Arendt qu'on devrait graver au fronton des écoles. Elle dénonçait *cette volonté perverse de rendre les hommes superflus qui donne à l'homme ordinaire le sentiment d'être inutile.*

Et comme il s'agit, malgré tout, de continuer à vendre du papier, on asticote les lecteurs de bonne volonté à coup de numéros spéciaux sur le Bonheur.

### **Soudain un mirador**

Je regardais des feuilles tourbillonner, et quelques marrons luire sur la pelouse, quand, entre les poneys et le manège des jardins du Luxembourg, j'ai vu soudain un mirador et des barbelés. Et une inscription : Achtung ! C'était un mirador de petite taille, surmonté d'un mannequin armé en treillis. Les barbelés étaient très fins. Il y avait au milieu, une jeep de Vopos, m'a-t-il semblé. Le tout entouré de panneaux bien propres dont je ne distinguais pas le contenu, de loin. Il était question de pique-niques.

Tiens, me suis-je dit, les sénateurs toujours à l'affût d'une nouvelle installation, inquiets de n'être pas assez modernes, après avoir installé des photos sur les grilles, des sculptures contemporaines sur les pelouses et des barnums dans les allées, pour distraire les passants qui voulaient respirer sous les arbres, et instruire les enfants qui font des pâtés, les sénateurs, me dis-je, sont devenus fous.

M'approchant, j'ai compris qu'il s'agissait d'un partenariat avec la Hongrie et l'Autriche, pour fêter la chute du rideau de fer. C'était il y

a vingt ans. La commémoration ne fait que commencer. J'espère qu'elle aura un autre visage que ce carré barbelé sinistre et ridicule.

### **La péniche aux enfants, et les trois chaperons noirs**

Je préfère penser aux images que nous laisse Willy Ronis.

Il avait déclaré à Edouard Launet que la photo intitulée *La péniche aux enfants*, était la synthèse de ce qu'il avait toujours cherché, qu'il tremblait des pieds à la tête au moment de la développer.

Si elle avait été ratée, j'aurais été profondément mortifié et déçu, avait-il ajouté.

Cela me rappelle I.B. Singer qui disait : Je suis content, quand à la fin d'une journée, je relis une nouvelle, et ne la trouve pas trop mal réussie. Et quand je peux me dire mon dieu, il n'est pas arrivé de grands malheurs aujourd'hui.

Une photo c'est une structure, (comme dans une fugue de Bach) conjugée au hasard. Une géométrie lumineuse et la vie qu'on attrape au vol.

Willy Ronis qui avait l'oreille absolue et adorait Carpaccio et Brueghel, construisait modestement des images porteuses d'histoire, et de mystère. Le contraire même d'un monde où l'homme est superflu. On s'est moqué de son art humaniste. Cela me sidère qu'humaniste ait pu être un gros mot.

Je ne peux pas penser aux trois enfants à capuche qui marchent sur la route, une photo de 1959 je crois, sans me sentir pleine de force et d'espoir.

Geneviève Brisac

17 Septembre 2009.

.